

Les Nouvelles Nourritures : une autre symphonie pastorale?

par

ALAIN GOULET

Pourquoi, alors que Gide, après la première Guerre mondiale, promu 'contemporain capital', est célébré comme 'l'auteur des *Nourritures terrestres*', n'a-t-il jamais été salué comme 'l'auteur des *Nouvelles Nourritures*'? Pourquoi ce dernier opuscule, conçu comme un 'testament',¹ qui paraît en octobre 1935,² et qui rassemble la quintessence d'une pensée, d'une morale, d'une philosophie de toute une existence,³ élaborée de concrétions qui s'égrènent au cours de vingt-cinq années,⁴ a-t-il été accueilli par un silence gêné, une distance polie, critique ou ironique, ou par la condescendance d'un Gabriel Marcel par exemple:

Quelle pathétique sincérité! Comme [le texte] permet de voir la dialectique peut-être sans issue à laquelle Gide est en proie!⁵

C'est précisément ce refus, ce grincement et ce drame mal dissimulé qui rendent les *Nouvelles Nourritures* attachantes.⁶

Pourquoi, de toutes les œuvres de Gide, *Les Nouvelles Nourritures* sont-elles une de celles qu'on a le moins étudiées et sans doute le moins vraiment lues?

C'est peut-être parce que l'œuvre élabore et proclame une philosophie de la joie et du bonheur dans une période sombre et même tragique de l'histoire, où s'édifient les fascismes, mais aussi où se

fomentent dans l'ombre les maux et les tragédies du communisme à quoi Gide s'est rallié publiquement et pour lequel il œuvre notoirement. C'est aussi parce que *Les Nouvelles Nourritures* sont une œuvre composite, hétérogène, où se conjoignent et se heurtent des fragments issus d'époques très diverses, d'expériences et de réflexions très variées, et dont la compatibilité idéologique est loin d'être évidente: comment accorder l'appel à Dieu et la répudiation de Dieu? l'égotisme et l'altruisme? le désir de jouissance et une propension au renoncement ou à l'abnégation? C'est encore à cause de la naïveté de certains énoncés que le lecteur, même bienveillant, regarde avec condescendance ou cherche à excuser, telle Yvonne Davet, grande admiratrice et amoureuse de Gide, estimant, dans la *Notice* de l'édition de la Pléiade, que 'le lyrisme éperdu' du Livre Premier 'frise la naïveté' et que 'certaines interprétations simplistes de la nature font irrésistiblement songer au Bernardin de Saint-Pierre des *Harmonies*'.⁷

Autre question, peut-être plus fondamentale: dans quelle mesure, en cette période d'engagement, *Les Nouvelles Nourritures* sont-elles une œuvre libre de toute aliénation à une fin de circonstance, partisane, à ce moment où la créativité de Gide tend à s'enrayer à cause des débats idéologiques où s'embourbent les œuvres engagées de *Geneviève* et de *Robert ou l'Intérêt général*?⁸ Dans quelle mesure l'aspect didactique de l'œuvre, qui supprime rapidement l'élan lyrique initial, relève-t-il de la parole du bon pasteur, du prophète ensemençant l'avenir, ou de la logique du pasteur de *La Symphonie pastorale* cédant à la pente de la mauvaise foi et de la fausse monnaie, en transformant son désir humain et son appétit de jouissance en une philosophie politique œuvrant à la libération du prolétariat? Dans quelle mesure l'auteur, culpabilisé par ses privilèges et ses joies égotistes, ne se donne-t-il pas un alibi commode en recyclant Nathanaël en 'camarade'? Pense-t-il vraiment devenir le Victor Hugo de son temps et surtout des temps à venir, mage et prophète des temps nouveaux ?

I

Il faut d'abord examiner les avatars d'une longue genèse. Comment sont nées *Les Nouvelles Nourritures*? On se rappelle qu'au lendemain des *Caves du Vatican*, Gide estime que c'en est fini de ses 'livres ironiques' (679) et 'que le plus important reste à dire' (J1,417). Cette

assurance nouvelle de l'importance de sa pensée l'accompagnera tout au long de la rédaction des fragments qui composeront *Les Nouvelles Nourritures*, comme en témoignent divers inédits, notamment celui-ci, daté de février 1920 — c'est-à-dire lorsque Gide se sent libéré de l'hypothèque de Madeleine:

Timidité, prudence, modestie, il me semble que je n'ai jusqu'à présent presque rien dit de ce qui me tient le plus à cœur. C'est aussi que souvent ma pensée m'effraie, je n'ose point toujours la pousser à bout, et la formuler moins encore. [...] Je ne me suis jamais si bien reconnu que dans le titre qu'un critique malveillant se plaisait à donner à un article: André Gide ou la peur d'avoir raison.

Oui, par je ne sais quelle politesse de mon esprit ou quel besoin de sympathie, je fus toujours tenté de donner à la pensée d'autrui le pas sur la mienne. A cinquante ans le temps est peut-être venu de s'affirmer un peu davantage.

Car je tiens aujourd'hui la pensée d'autrui (il faut bien que je commence par cet aveu) en estime moins haute, et j'estime un peu davantage la mienne. Je ne suis plus aussi convaincu que je l'étais dans ma jeunesse et que je le demeurai longtemps après, que mon jugement sur bien des questions soit plus infirme que celui par exemple des gens notoires qui nous gouvernent, ni que les questions qui occupent leurs débats échappent toujours à ma compétence.

Il m'est apparu tout au contraire que bien souvent l'événement confirmait ma prévision. Je sais mainte occasion où je me serais beaucoup mieux trouvé de m'en tenir à mon propre conseil, et où je déplorai de ne m'être pas redit à temps le mot de Mme de Sévigné: 'Quand je n'écoute que moi, je fais des merveilles.'

Quand je reviens aujourd'hui aux pensées, je devrais dire aux convictions, de ma jeunesse, il me paraît que j'aurais été plus habile de m'y attacher plus fortement. Je m'en suis laissé distraire. Il me

semble que j'y voyais plus clair en ce temps que souvent je ne fais aujourd'hui. [...] ⁹

Ou encore:

Je n'écrirai peut-être plus que ce livre. Je me le dis, sachant que je ne le réussirai que si je n'imagine rien par delà. Je voudrais y dire ce que jusqu'à présent je n'ai pas su dire, et qui est le plus important; ce que j'ai réservé jusqu'aujourd'hui, par défiance de moi, par excessive considération d'autrui et par amour de la littérature. (Je m'expliquerai sur ces points). Me voici parvenu à un âge où il devient imprudent de différer davantage. ¹⁰

Le plus important, quand cessent les activités du Foyer franco-belge, au milieu de la guerre, prend d'abord la forme du retour à la question de Dieu, sur quoi s'ouvriraient *Les Nourritures terrestres*:

Ne souhaite pas, Nathanaël, trouver Dieu ailleurs que partout. (154)

Dans son *Journal* du 1er février 1916, Gide note:

'Demeurer simplement attentif à cette présence de Dieu, exposé à ses divins regards [...]'. J'aspire ardemment à écrire ce livre de méditations, ou d'élévations, qui fasse pendant aux *Nourritures* [...]. (JI, 534)

En fait, les méditations religieuses qu'il consigne alors, destinées à former le premier noyau des *Nouvelles Nourritures*, en seront bientôt détachées, réservées sous le nom de *Cahier vert*, pour être publiées sous le titre de *Numquid et tu...?*. Mais de cette époque date cette prière qui sera conservée comme fragment du Livre Premier:

Je reviens à vous, Seigneur Christ, comme à Dieu dont vous êtes la forme vivante. [...] (266)

Cependant, en 1917-18, c'est l'éblouissement de l'amour pour Marc Allégret qui réoriente le projet vers l'hymne à la joie et à la renaissance à une vie nouvelle. *Les Nouvelles Nourritures* prennent alors corps pour la première fois, puisqu'à l'invite de Philippe Soupault, huit

fragments, soit environ le tiers de ce qui formera plus tard le Livre Premier, sont publiés en tête du premier numéro de *Littérature*, en mars 1919.¹¹ Gide renoue alors nettement avec ses chants des *Nourritures terrestres*, et ses deux maîtres mots sont ceux de 'bonheur' et de 'joie'. Deux phrases imprimées en caractère gras, en première page de la nouvelle revue d'Aragon, Breton et Soupault, énoncent, l'une en épigraphe:

**Que l'homme est né pour le bonheur,
Certes toute la nature l'enseigne.**

l'autre, au cœur du texte:

Chaque animal n'est qu'un paquet de joie.¹²

Ainsi sont posées les assises de cette nouvelle philosophie: la vocation, et donc aussi le droit, au bonheur de tout homme; et la joie comme forme suprême d'être de toute créature naturelle.

Au passage, Gide est revenu subrepticement au panthéisme des *Nourritures terrestres*: c'est bien la nature qui enseigne, le règne naturel qui est la matrice et le guide de la vie, et conséquemment de la morale. Le problème de Dieu est dès lors évacué de trois façons:

1° L'origine constatable et probante de la vie, ce n'est pas Dieu — problème insoluble, aporie — mais la joie de vivre, le désir d'être, la libido qui produit et anime la vie universelle:

Je ne sais trop qui peut m'avoir mis sur la terre.
On m'a dit que c'est Dieu; et si ce n'était pas lui,
qui serait-ce?

Il est vrai que j'éprouve à exister joie si vive, que
parfois je doute si déjà je n'avais envie d'être,
alors même que je n'étais pas.

Mais nous réserverons pour l'hiver la discussion
théologique, car il y a de quoi se faire beaucoup de
mauvais sang là-dessus. (254-55)

L'homme n'est plus créature de Dieu, mais un être nietzschéen en proie à la 'vie ascendante', créateur de valeurs et du divin. Il est l'origine et l'étalon de tout:

Table rase. J'ai tout balayé. C'en est fait! Je me dresse nu sur la terre vierge, devant le ciel à repeupler. (255)

Le poète retrouve le panthéisme des Anciens, se laisse envahir, féconder, convertir et baptiser par Hélios Phoibos, le soleil:

Je te reconnais, Phoibos! Au-dessus du gazon givré tu répands ta chevelure opulente. Viens avec l'arc libérateur. A travers ma paupière fermée, ton trait d'or pénètre, atteint l'ombre; il triomphe, et le monstre intérieur est vaincu. Apporte à ma chair la couleur et l'ardeur, à ma lèvre la soif, et l'éblouissement à mon cœur. (255)

Cette impression de renaissance à une vie naturelle retrouve l'inspiration des 'Quatre Chansons' parues dans *La Phalange* dès le 20 mai 1911, et qui seront reprises et insérées dans *Les Nouvelles Nourritures*. D'une part, le retour à une virginité de la vie et de la pensée:

Je t'écoute de tout mon cœur,
Chant du premier matin du monde. (253)

D'autre part la fécondation de l'être par la lumière naturelle:

Printemps plein d'indolence [...]
A toi plein de langueur
J'abandonne mon cœur. [...]
Un ruissellement tendre
Me pénètre de miel. (255-56)

2° Dieu n'est donc plus origine, mais la forme prise par la louange de l'homme, la production et la création de l'homme heureux d'être. On retrouve comme un écho de *L'Immoraliste*:

C'est la reconnaissance de mon cœur qui me fait inventer Dieu chaque jour. Dès l'éveil je m'étonne d'être et m'émerveille incessamment. (259)

C'est bien l'homme qui est origine, créateur et mesure de toutes choses:

Je ne sais point si je réclamaï la vie, avant d'être;
mais à présent que je vis, tout m'est dû. (259)

Les Nouvelles Nourritures: *une autre symphonie pastorale?*

3° La nécessité de Dieu persiste cependant, comme forme d'absolu de la joie, de transparence de la vie, et d'adhésion de l'être à l'harmonie cosmique, alors que la libido, le désir terrestre, se donne des objets opaques et résistants, fait éprouver le manque de la convoitise:

Je ne trouve pas précisément de défenses et de prohibitions dans la lettre de l'Évangile. Mais il s'agit de contempler Dieu du regard le plus clair possible et j'éprouve que chaque objet de cette terre, que je convoite, se fait opaque, par cela même que je le convoite, et que le monde entier perd aussitôt sa transparence, ou que mon regard perd sa clarté, de sorte que Dieu cesse d'être sensible à mon âme, et qu'abandonnant le Créateur pour la créature mon âme cesse de vivre dans l'éternité et perd possession du royaume de Dieu.
(266)

La première assertion devait faire bondir bien des chrétiens — en particulier François Mauriac — mais elle s'inscrit dans la logique de l'opposition entre un Dieu comme forme suprême et absolue de l'amour, confondu avec la libido et l'harmonie de la nature, et le constat que chaque élan libidinal trouble et obscurcit l'être et son jugement — comme Gide s'apprête à le montrer avec l'histoire du pasteur de *La Symphonie pastorale*. Ce qui subsiste de Dieu n'est plus au fond qu'un Dieu fantôme ou perdu — de même que le seul vrai paradis est un paradis perdu —, une forme désertée dont on garde la nostalgie.

Ce dernier fragment, qui fermait cette pré-publication des *Nouvelles Nourritures*, était annoncé comme fragment d'un 'V^e Livre' qui restera fantôme, mais du moins se détachait-il bien du reste comme retombée de la ferveur première, obscurcissement des perspectives dans la confrontation de l'homme à la réalité du monde et à son semblable. C'est le problème de ce semblable, non plus objet de désir, mais alter ego, sujet potentiel des mêmes droits que le Moi, qui fait une timide apparition au cours de la quatrième strate de rédaction, et qui va infléchir le cours de l'œuvre de façon décisive.

Les Nourritures terrestres s'étaient suspendues avec cette irruption d'autrui comme évidence et problème non résolu, clé d'une véritable morale que ce recueil éludait pour une grande part:

[...] convictions trop grandes; angoisses de la pensée. Que dirai-je? *choses véritables*. — AUTRUI — importance de *sa* vie; lui parler... (246)

C'est cet 'autrui' qui resurgit et nécessitera ces *Nouvelles Nourritures* comme prolongement des premières, leur conférant leur spécificité et leur poids. Mais c'est bien timidement et à petits pas qu'il apparaît dans la genèse et la composition des *Nouvelles Nourritures*.

Dans la première strate (les 'Quatre Chansons' de 1910-11¹³), l'homme était seul, s'abandonnant à son extase de l'existence, nouvel Adam au sein d'une nature paradisiaque. Dans la seconde, celle du temps de *Numquid et tu...?*, il se trouve dans un face-à-face avec Dieu, un Dieu personnel avec qui il lui faut se réconcilier:

C'est vous [= Seigneur Christ] que je retrouve partout, alors que je croyais vous fuir, ami divin de mon enfance. (266)

Dans la troisième, celle de *Littérature*, l'autre, c'est Marc, explicitement nommé dans la première des 'Rencontres' qui vont imprimer une nouvelle direction à l'œuvre. L'autre, c'est alors celui qui se fond dans le 'nous' de l'idylle, dont l'expression vitale est la danse comme manifestation de l'harmonie de cette totalité vivante à chaque moment du jour:

Nous nous amusons le long du jour, d'accomplir les divers actes de notre vie comme une danse, à la manière des gymnastes parfaits dont le propos serait de ne rien faire que d'harmonieux et de rythmé. Sur un rythme étudié, Marc allait chercher de l'eau à la pompe, pompait et remontait le seau. [etc....] (257)

Dans la quatrième strate, celle qui sera publiée dans le tome X des *Œuvres Complètes*,¹⁴ composée vraisemblablement en 1919-1920, l'autre devient d'abord le destinataire de l'œuvre, le nouveau Nathanaël non plus présent, mais futur, conférant à l'œuvre sa dimension testamentaire et didactique, pastorale et prophétique:

Toi qui viendras lorsque je n'entendrai plus les bruits de la terre et que mes lèvres ne boiront plus

Les Nouvelles Nourritures: *une autre symphonie pastorale?*

sa rosée — toi qui, plus tard, peut-être me liras —
c'est pour toi que j'écris ces pages; car tu ne
t'étonnes peut-être pas assez de vivre [...] (253)

Puis il cesse d'être l'unique, devenant 'tous les autres', l'ensemble des hommes présents et futurs convoqués par le texte et promis à partager la vocation de la joie et du bonheur de l'auteur:

Il semblait, après avoir donné le coup de pioche à l'égoïsme, que j'avais fait jaillir aussitôt de mon cœur une telle abondance de joie que j'en pusse abreuver tous les autres. Je compris que le meilleur enseignement est d'exemple. J'assumai mon bonheur comme une vocation. (258)

Gide devient alors le prophète annonçant l'universalité de son évangile de la joie.

Il sort de son île merveilleuse, regarde autour de lui la réalité de la condition de ces hommes promis à la joie — avec son nouveau regard de romancier converti à l'observation de la vie dont parlait le 'Premier début des *Caves*'¹⁵ — et ne voit que marginalité, misère, folie, détresse et mort: c'est l'objet des nouvelles 'Rencontres', celle du suicide d'une toute jeune fille à Florence (expérience qui pourrait remonter à 1912¹⁶); celle du 'pauvre nègre' misérable, mais qui reste digne dans sa détresse;¹⁷ de l'original et sympathique 'éleveur de poissons' monomaniacque; et des aimables fous paranoïaques qui s'observent en coin et sont condamnés à se nier réciproquement parce que l'un est 'l'inventeur du bouton', et l'autre 'l'inventeur de la boutonnière'.¹⁸

La moralité de ces fables apparentes, qui jettent une lumière vive sur la réalité de notre société et éclairent le fait que notre monde fabrique ses marginaux et ses exclus, est alors exprimée par ces mots:

En vérité [et Gide parle ici à la manière du Christ des Évangiles], le bonheur qui prend élan sur la misère, je n'en veux pas. Une richesse qui prive un autre, je n'en veux pas. Si mon vêtement dénude autrui, j'irais nu. Ah! tu tiens table ouverte, Seigneur Christ! et ce qui fait la beauté de ce festin de ton royaume, c'est que tous y sont conviés. (268)

Voilà donc posée la seconde pierre angulaire du nouvel évangile: en ces temps de misère, l'homme privilégié ne peut plus se contenter de jouir seul de son confort et de sa joie, il doit parler pour les autres, travailler à l'avènement d'une autre société qui permette à chacun de prendre part au grand festin auquel le Christ appelle tous les hommes,¹⁹ un Christ qui se confond avec le Dieu-Nature qui vient d'être célébré comme personnification de l'élan vital, source de la joie:

Seigneur! augmentez mon ivresse. [...]

Seigneur! aggravez mon extase. [...]

O trop claire lumière

Transperce mes paupières!

Ta vérité, Seigneur,

M'a blessé jusqu'au cœur. (266-67)

La prise de conscience des privilèges sociaux, qui longtemps lui paraissaient aller de soi, être naturels, va devenir bientôt aiguë, source de mauvaise conscience, aiguillon d'un nouvel impératif catégorique, de la nouvelle mission qui conduira Gide à l'adhésion à la cause du communisme, comme en témoigne en particulier ce fragment inédit, en forme de confession et d'autocritique, qui est aussi un discours de la méthode :

Je m'étais assez promptement mis en garde contre les notions que je devais aux habitudes inculquées par mes parents, à une formation protestante, à mon pays même; non point du tout que je les considérasse de parti pris comme mauvaises, mais du moins prétendais-je ne les réadmettre qu'après avoir éprouvé par moi-même leur excellence, les avoir fait comparaître devant moi, comparées d'autres [*sic*], soumises au trébuchet de ma critique et m'être bien assuré qu'elles rendaient un son pur et plein.

Je ne m'avisai que beaucoup plus tard, et même que tout récemment, que nombre de ces notions, j'entends celles qu'après leur examen j'avais admises étaient le produit parfois indirect, de ma condition sociale, des faveurs du sort qui m'avait fait naître dans une situation aisée, confortable, à l'abri des soucis matériels, de la société dans

laquelle j'avais vécu, dont mes parents faisaient partie, et disons plus simplement: de ma *classe*. Ce mot il y a bien peu de temps encore, ne signifiait pour moi pas grand chose. Les hommes, je les savais plus ou moins fortunés et ma sympathie me portant vers les plus désavantagés, je n'avais guère eu que des amis pauvres, c'est-à-dire contraints de gagner, et parfois fort péniblement, leur vie. N'importe, les problèmes d'ordre social ne m'intéressaient guère et mon esprit ne consentait à s'éprendre et à s'occuper que des problèmes qui me semblaient communs à tous les hommes. Et sans doute fallut-il d'abord que je reconnusse combien mauvaise était une forme de société qui garantit le bonheur de quelques privilégiés par la misère du plus grand nombre, qui profite de cette misère et l'entretient, pour m'aviser que nombre de ces notions que j'avais admises et que je tenais pour acceptables, sur lesquelles œuvrait ma pensée, ne s'étaient formées qu'à la faveur de cette inégalité et faisaient elles-mêmes partie d'un système qui me paraissait condamnable.

Je ne condamnais pas du même coup ces notions, car à certaines d'elles je devais mon art et ce qui faisait à mes yeux ma raison d'être; mais du moins me parurent-elles suspectes et je commençais de les regarder de travers; et singulièrement celles qui flattaient ma classe, celles où la classe bourgeoise pouvait trouver appui, confort et justification. Mon regard le plus sévère se portait comme il sied, sur toute notion dont je pusse remporter avantage. J'y mettais une sorte de prédilection hargneuse, oui: de prédilection retournée.

Mais même ce travail de critique, je dois le reconnaître, restait bourgeois, et je sais bien que, moins privilégié, je n'aurais pas pu l'entreprendre. C'est bien aussi, pensai-je, pourquoi ceux de la classe ouvrière acceptent si facilement les idées

d'autrui, pourquoi si souvent, (certains disent: toujours) les incitations révolutionnaires sont un produit de la classe bourgeoise, encore que s'adressant au peuple et ne pouvant prospérer qu'en lui.²⁰

On aura remarqué, dans la dernière partie de ce texte, combien Gide nuance la dénonciation de son origine de classe (intrinsèque au genre de l'autocritique communiste), en soulignant à deux reprises qu'elle est source de son art et de sa pensée critique.

Dans la version publiée des *Nouvelles Nourritures*, Gide a effacé cette dimension autobiographique et exemplaire pour introduire de façon plus brutale et radicale, à la fin du Livre Premier, le mot et la notion de 'communisme' qui focalise et porte, au début des années trente, ses espoirs dans une société nouvelle, régénérée. Les vingt-quatre premiers fragments représentaient un état d'esprit et une vision du monde d'avant 1921,²¹ qui prolongeait pour l'essentiel les chants et l'évangile des *Nourritures terrestres*. En 1935, Gide ne peut reprendre ces pages anciennes que si elles apparaissent non seulement comme la préface, mais aussi comme la condition nécessaire à son engagement et à sa foi idéologique, politique et sociale. C'est pourquoi non seulement le texte bascule brusquement avec le fragment 25, pour y inscrire avec netteté, dès avant la fin du Livre Premier, comme une borne ou une pierre d'attente, la réalité et le sens de son engagement,²² mais ce fragment s'ouvre par deux phrases qui tentent de résumer et de conjoindre, d'unir dialectiquement, les deux fondements idéologiques de sa position personnelle:

Il y a sur terre de telles immensités de misère, de détresse, de gêne et d'horreur, que l'homme heureux n'y peut songer sans prendre honte de son bonheur. Et pourtant ne peut rien pour le bonheur d'autrui celui qui ne sait être heureux lui-même.
(269)

La première phrase circonscrit la visée nouvelle et la démarche de l'écrivain: ce qui devient central, c'est bien le rapport à autrui, aux laissés pour compte de la société et de la vie, parce que leur existence est un obstacle à la jouissance individuelle du bonheur. Pour l'instant, on reste encore proche de La Rochefoucauld. Mais cette première phrase

est aussitôt suivie du rappel du postulat initial de l'œuvre, à savoir que la véritable finalité reste le bonheur: bien plus encore, que le bonheur, le bonheur vécu et assumé, est la condition *sine qua non* pour travailler à la désaliénation d'autrui et à l'accession de tous au bonheur. Si l'on y pense bien, une telle assertion récuse à la fois les Saint-Just et Robespierre qui ont voulu assurer le bonheur du peuple en ignorant eux-mêmes ce que c'est qu'être heureux, et les pratiques de dictature et de terreur d'un communisme annonçant les lendemains qui chantent et le bonheur pour tous. Gide tient donc à être clair avec autrui comme avec lui-même, à éviter les malentendus, à préciser le sens, l'objet et les limites de son engagement.

En bonne logique, il tient aussitôt à réaffirmer son propre besoin du bonheur comme condition et comme assise de son adhésion au communisme:

Je sens en moi l'impérieuse obligation d'être heureux. Mais tout bonheur me paraît haïssable qui ne s'obtient qu'aux dépens d'autrui et par des possessions dont on le prive. (269)

Sans doute est-ce là le cœur même des *Nouvelles Nourritures*. Dans cette ouverture du fragment, le mot 'bonheur' est donc répété trois fois, 'heureux', trois fois aussi: Gide commence son sermon sur la montagne avec ses propres béatitudes. C'est tellement vrai que non seulement le fragment se clôt avec cette double sentence frappée comme une maxime:

Mon bonheur est d'augmenter celui des autres. J'ai besoin du bonheur de tous pour être heureux. (269),

mais aussi que la référence évangélique est explicitée au début du fragment suivant:

J'admiraïs, je n'ai pas fini d'admiraïs, dans l'Évangile un effort surhumain vers la joie. Le premier mot qui nous est rapporté du Christ, c'est 'Heureux...' (269)

C'est alors que, ce socle du 'bonheur' étant assuré, l'écrivain peut donner des gages de son engagement:

Un pas de plus et nous abordons la tragique question sociale. Tous les arguments de ma raison

ne me retiendront pas sur la pente du
communisme. (269)

Adhérer au communisme a donc découlé d'une logique interne, pour le Gide du début des années trente qui écrit ces mots, mais il y a été conduit d'abord par le sentiment, et la foi dans un système promettant d'éradiquer justement 'misère', 'détresse', 'gêne' et 'horreur'. Et s'il précise que 'les arguments de [sa] raison ne [le] retiendront pas', c'est bien pour indiquer par prétérition que son adhésion ne va pas sans réserves, que bien des faits et des arguments raisonnables auraient pu le détourner de son engagement.

Or ceci étant indiqué clairement, quoique discrètement, Gide poursuit sa tactique sinueuse et ondoyante lui permettant d'exposer successivement et simultanément la variété et les nuances de ses opinions en insérant, à partir du mot 'communisme', une note à son texte, la seule de l'œuvre, datée précisément de 'Mars 1935', lui permettant de corriger les restrictions de son texte, sans pour autant les modifier ou les effacer, de façon à faire bien comprendre à son subtil lecteur qu'il a évolué, s'est affermi dans son engagement, mais demeure habité par ses réticences et ses exigences.²³ Que dit cette note?

Sur cette pente, qui m'apparaît une montée [on retrouve bien l'auteur des *Faux-Monnayeurs* et son exigence de suivre 'sa pente en montant'], ma raison a rejoint mon cœur. Que dis-je? Ma raison aujourd'hui l'y précède. Et si parfois je souffre de voir certains communistes n'être que des théoriciens, me paraît aujourd'hui tout aussi grave cette autre erreur qui tend à faire du communisme une affaire de sentiment. (269)

On aura remarqué que, conformément à son habitude, Gide étend à autrui l'exigence devenue sienne d'allier la raison et le cœur comme gage de la qualité du militantisme communiste.

Ce subtil poteau indicateur idéologique étant planté au terme du Premier Livre dominé par l'hymne à la joie, Gide va pouvoir, dans le Livre Deuxième, revenir au débat sur l'hypothèse de Dieu, et il y multiplie les ratiocinations pour tenter de s'en débarrasser, sans pourtant y parvenir, puisque la raison ne peut conduire à aucune certitude sur ce terrain.

Les Nouvelles Nourritures: *une autre symphonie pastorale?*

Dans le Livre Troisième, Dieu a disparu, laissant la place aux débats et combats terrestres, humains, sociaux, psychologiques, contre tout ce qui peut faire obstacle à l'épanouissement de la joie: la maladie, le handicap, la mort; 'les divisions des partis, des classes, des nations ou des races', aussi bien que 'les timidités, les découragements, les incompréhensions, les médisances, le complaisant portrait de détresses imaginaires, les vains assoiffements d'irréel' (288); les pseudo-sagesses, les morales de la prudence et de l'abstention, tout comme le nombrilisme de l'introspection. Gide multiplie les petites notes d'autocritique et de regret de n'avoir pas su profiter suffisamment des potentialités de sa jeunesse, de n'avoir pas suffisamment suivi la grande maxime de l'épicurisme, le fameux '*carpe diem*' :

— Oh! toi qui viendras [...], sois plus habile:
Saisis l'instant! (287)

Enfin, au Livre Quatrième et dernier, le moraliste retrouve sa vocation de pasteur et de prophète pour énoncer ses actes de foi : en l'avenir, dans le progrès, dans l'avènement de l'homme libéré et heureux. Le progrès devient un dogme, une nécessité corroborée par la nature et la raison, dont les avancées se heurtent inéluctablement à la religion, comme le souligne ce fragment inédit :

L'église a, sinon fort bien compris, du moins fort bien pressenti le redoutable ennemi que devait être pour elle (et devenir de plus en plus) la science, et en particulier les doctrines, si tâtonnantes qu'elles soient encore, du transformisme et de l'évolution. Elles ne s'adressent pas seulement à l'avenir, mais également au passé. Ce qui a déjà changé peut changer encore, et, réciproquement, si l'homme est susceptible de changer dans l'avenir, aussi bien s'assure-t-on qu'il n'a pas toujours été ce qu'il est. L'idée d'une modification profonde de l'homme et de la société (l'un ne pouvant aller sans l'autre) voit se dresser contre elle, nécessairement, la religion, qui sent fort justement que, par là, l'homme lui échappe, malgré le vertueux effort de certains croyants d'aujourd'hui d'englober l'idée d'évolution et, qui mieux est, de révolution, dans la religion même. Ils n'y pourraient arriver qu'en

lâchant prise, soit du côté du dogme et de la mystique, soit du côté de la pratique. Et ce n'est hélas! pas sans raison que celui qui sait que le monde, qui, partant de là, estime que le monde doit être changé, qui se propose d'y aider, qui s'y dévoue, voit dans la religion même le plus grave empêchement au progrès. Mon cœur me dicte cet hélas! car il est toujours prêt à s'opposer à ce que la raison ici lui propose. Mais la raison doit, ici comme partout ailleurs, triompher; non point nécessairement, mais par la volonté de l'homme — de quelques hommes.²⁴

Et il apostrophe à six reprises le 'camarade' destinataire du recueil. Si on veut changer l'homme, il faut ne pas craindre les ruptures, sachant que la véritable identité ne se conquiert que dans le devenir:

Ce n'est pas seulement le monde qu'il s'agit de changer; mais l'homme. D'où surgira-t-il, cet homme neuf? Non du dehors. Camarade, sache le découvrir en toi-même, et, comme du minerai l'on extrait un pur métal sans scories, exige-le de toi, cet homme attendu. Obtiens-le de toi. Ose devenir qui tu es.(292)

La grandiloquence, le caractère pompeux de telles lignes, les concessions à la langue de bois de la vulgate marxiste, comme aussi la reprise de la métaphore idéaliste du Bernard des *Faux-Monnayeurs*, indiquent amplement combien Gide n'est plus vraiment lui-même, à l'aise, sincère, combien il est à son tour gagné par le syndrome de *La Symphonie pastorale*, de la fausse monnaie qui s'insinue dans les esprits et les discours, lorsqu'on n'est pas clair avec soi-même et surtout dans ses relations aux autres, son investissement personnel. On remarquera cependant combien le militant reste moraliste et volontariste. Il n'attend pas que la révolution change l'homme, mais bien que l'homme, chaque homme, change, fasse sa mue, volontairement, patiemment, ardemment. Et comment il reprend, avant Sartre, la célèbre formule de Nietzsche: 'Deviens ce que tu es'.²⁵ Et bien sûr, il est facile de souligner les limites d'un tel sermon, son caractère abstrait et magique, qui élude les moyens pour mieux marteler les principes et les fins.

Les Nouvelles Nourritures: *une autre symphonie pastorale?*

Au terme de l'ouvrage, Gide achevait ses exhortations en passant le témoin, le relais, au 'camarade' dont il fait son héritier:

O toi pour qui j'écris [...] camarade [...] sache obtenir de toi ce qui rende la plainte inutile. N'implore plus d'autrui ce que, toi, tu peux obtenir.

J'ai vécu; maintenant c'est ton tour. C'est en toi désormais que se prolongera ma jeunesse. Je te passe pouvoir. [...]

Prends ma joie. Fais ton bonheur d'augmenter celui de tous. (299)

Puis, au-delà de cet envoi littéraire, l'ouvrage était symboliquement adressé 'aux jeunes gens de l'URSS', par une déclaration solennelle remise à Ilya Ehrenbourg en lui disant: 'Ceci est mon testament'. Dans cette 'Adresse' éclate la grandiloquence et se multiplient les concessions au langage et à la pensée convenues que Gide avait tant combattus au cours de sa carrière. Cette 'Adresse' démarre en fanfare:

Camarade de la Russie nouvelle, toi qu'un immense effort, à travers le sang et les larmes, a porté si loin en avant; toi qui, représentant d'un peuple longtemps accablé, à présent d'un bond nous devances sur cette route glorieuse où l'humanité s'est engagée, où tant de peuples inquiets aspirent à te rejoindre; toi grâce à qui mon cœur peut se gonfler à nouveau d'espérance — c'est vers toi que je me suis tourné en achevant le petit livre qu'aujourd'hui je t'envoie comme un message fraternel.

Les Nouvelles Nourritures sont une réplique tardive aux *Nourritures terrestres* que je donnais, il y a quarante ans, presque au début de ma carrière. Ce livre qui, par la suite, devait exercer sur la jeunesse son influence libératrice, demeura longtemps sans écho. Ce retour aux joies naturelles, cet appel direct ne fut absolument pas entendu ou compris par la génération qui fut la mienne.[...] J'avais écrit pour la génération à

venir, pour celle qui s'élance à présent dans la vie.²⁶

Son exemple personnel devient alors l'occasion d'une mise en garde de la voix pastorale toujours aux aguets:

Ceci me force de penser que souvent en URSS, le besoin d'une prompt communion avec une immense quantité de lecteurs vous amène à déconsidérer (mais peut-être me trompé-je) certaines vertus de qualités que j'appellerai: des vertus d'attente. Il advient que quelques auteurs avant-coureurs apportent des réponses à de futures questions, à des questions pas encore posées. Aujourd'hui les dédaigne; ils ont demain pour eux.

Attention donc à ne pas trop vite boucler l'horizon et les potentialités de la littérature — expression d'une réelle et légitime inquiétude de Gide qui devait lui faire reprendre cette question l'année suivante, dans son grand discours sur la Place Rouge, pour les funérailles de Gorki, prononcé au côté de Staline.

Surtout, le Gide pastoral renouvelait ses exhortations à un effort personnel, permanent, vers un progrès qui doit d'abord être une victoire sur soi-même:

Alors je viens crier, du fond de l'Occident: Ne vous relâchez pas, jeunes forces de la Russie nouvelle! Songez que nos regards anxieux restent fixés sur vous et que vous nous devez de rester pour nous *exemplaires*. Sachez demeurer vigilants, même après la victoire. Ne vous reposez pas sur l'acquis. Bien des pages de mon livre ne s'adressent qu'à ceux qui combattent encore, non plus à vous qui avez déjà triomphé! Mais chaque homme porte en soi de quoi lutter contre soi-même et le combat restera toujours actuel, entre la pesanteur de la matière inerte et l'élan de l'esprit, entre l'invitation à la paresse et l'exigence de la ferveur.

On peut sourire à tant de naïveté et de candeur, s'attrister en entendant ces déclamations oratoires et ronflantes, mais on soulignera

aussi combien Gide demeure un moraliste obsédé par le refus des certitudes toutes faites, des obéissances passives, des satisfactions prématurées, et même des leurres idéologiques, et qu'il appelle d'abord chaque individu à la vigilance et à la responsabilité, à ne pas subir, à rester maître de son destin.

II

Alors doit-on, au terme de cette rapide étude, considérer *Les Nouvelles Nourritures* comme un discours progressivement infléchi par l'aliénation, naïf dans ses élans lyriques, et qui s'enlise à partir de ses louables intentions? Ou comme un concentré délicat des idées, de la philosophie et de la morale du Gide de la maturité?

Gide était le premier à avoir conscience des faiblesses et des carences de son ouvrage. Le relisant, en 1943, il déclarait:

C'est, de tous mes livres, le plus inégal, le moins bon. J'y sens la résolution et l'apprêt. [...] Je n'y sens plus cet accent de sincérité qui sans doute fait la valeur la plus sûre de mes meilleurs écrits.²⁷

Déjà, dans un projet de préface présentant vraisemblablement un état du texte antérieur à la version définitive,²⁸ il en soulignait d'abord le caractère 'fragmentaire', l'hétérogénéité des tons, styles et genres, mais surtout des préoccupations et des visées, variant au gré de sa propre évolution, de 'l'acheminement de [sa] ferveur vers [son] présent état d'esprit':

Je dois en prendre mon parti: ce livre restera fragmentaire. Ces pages que j'écrivais à l'entour de 1920, comment rentrer dans l'état d'esprit où j'étais alors? Je ne pourrai que facticement aujourd'hui tenter de les relier entre elles, de combler leurs inconséquences. Sans y rien ajouter, je les livre donc telles qu'elles parurent en petits paquets dans diverses revues de l'époque; la plupart restaient inédites. Et déjà j'ai peut-être tort de réunir et d'ordonner un peu ces fragments au lieu de les laisser dans leur répartition première et de maintenir ce groupement qu'elles avaient dans les revues. Mais mon plan primitif était

d'entremêler aux pages de prose des chansons; les 'rencontres' devaient, de-ci, de-là, couper la monotonie de l'ensemble et jouer le rôle des *Rondes* dans mes *Nourriture terrestres*. Elles devaient aussi contrebalancer un lyrisme un peu vague et rallier la réalité.

Enfin et surtout, par où mon humeur d'aujourd'hui m'écarte du premier projet de ce livre, c'est par la sorte de conclusion que j'étais alors enclin d'y donner. c'est tout juste si j'ose à présent (mais il importe de ne point tricher avec soi-même ni avec Dieu) y laisser les quelques fragments de la fin qui laissent paraître mon intention (celle d'alors) de retrouver enfin l'Évangile. Intention qui n'avait rien d'artificiel et que 'l'abondance du cœur' me dictait. Je ne puis aujourd'hui ni répudier ces quelques accents, ni leur donner assentiment total. Dévotion, j'ai trop vu tes pièges! Et si je ne puis consentir à rejeter jamais l'Évangile, c'est avec ce sentiment qui faisait les révolutionnaires d'Espagne arracher le Christ de l'Église et crier: 'Nous restons avec toi parce que, quoi qu'ils fassent, prêtres et dévots — tu es et tu restes des nôtres.'

Mais il y a là-dedans trop d'invite à malentendus et ce n'est pas ici le lieu d'en parler [*dans un livre qui esquive la discussion et qui ne prétend qu'au lyrisme. Rien n'en doit être plus absent que l'ergotage et la ratiocination =biffé*] Si ce livre prête à la critique, peu me chaut. Je donne dans une seconde partie les pages que j'écrivis, sans ordre aucun, à l'entour de 1930. Si imparfaites qu'elles me paraissent, je me retiens d'y rien changer. [*On ne travaille pas le fer refroidi. =biffé*] Mieux vaut y laisser suivre l'acheminement de ma ferveur vers mon présent état d'esprit, que refroidir cette ferveur en y surajoutant des considérations plus actuelles.

Les Nouvelles Nourritures: *une autre symphonie pastorale?*

Aujourd'hui de plus précises préoccupations m'accaparent et je ne puis donner ce livre qu'inachevé.²⁹

Pendant, le 21 décembre 1935, Thomas Mann remerciait Gide de son ouvrage, en des termes qui dépassaient de loin l'hommage convenu:

Je viens de terminer vos 'Nouvelles Nourritures' et je suis incapable de vous dire, combien j'admire cette petite merveille de livre qui ressemble à une cassette de bijoux. Vous n'étiez jamais, dans un de vos ouvrages principaux, plus grand et plus aimable que dans ce petit. 'C'est votre cœur qui se raconte' ici — un cœur grand, tendre et sage, souffrant et gai en même temps. Il y a tant de poésies dans ce petit volume, une gratitude douloureuse vers la vie, une bonté plaisante qui est d'une extraordinaire profondeur humaine. [...] Et quelle belle et forte simplicité dans les conseils moraux de la dernière page! Ce serait quelque chose pour nos jeunes gens!³⁰

Sans vouloir méconnaître le caractère discursif et forcé de l'œuvre, il me paraît en effet préférable de considérer cette œuvre comme une 'petite merveille', que ce kaléidoscope de pensées est un concentré de convictions humaines, morales et philosophiques qui a sa place dans la grande lignée des philosophies et pensées eudémonistes qui vont d'Epicure et d'Aristote à Robert Misrahi, et que telle qu'elle est, elle ne reflète pas seulement l'itinéraire d'une pensée, mais est aussi une tentative louable et importante de synthèse d'une philosophie consistante, qui pourrait demeurer une véritable nourriture pour les hommes d'aujourd'hui.

Comme pour Epicure et Aristote, le but suprême de la vie, pour Gide, est le bonheur, un bonheur à réaliser ici-bas. Comme pour Spinoza, Dieu n'est guère que la Nature infinie considérée sous ses multiples manifestations, source de plaisirs et de joie, — même si on peut relever aussi chez Gide quelques élans mystiques qui ne sont pas sans évoquer l'aspiration à l'extase d'une Sainte Thérèse d'Avila, et sa conception de l'union transformante par laquelle le sujet a conscience de participer à la vie divine.³¹ Pour Spinoza comme pour Gide, la

sagesse consiste à s'identifier à l'ordre universel; le désir est l'essence et le moteur de l'homme comme de toute la Nature, et son mouvement produit la joie, une joie qui est faite de notre adéquation interne à tout ce qui est l'Être. Cette joie est active, source d'actions libres, puisque produites par une totalité autonome.

On pourrait encore évoquer une certaine parenté de la pensée gidienne avec 'l'Élan Vital' bergsonien, qui est participation de l'être à la puissance créatrice du Monde; ainsi qu'avec la morale ouverte de Bergson, élan à partir d'émotions, aspiration génératrice de pensées.

Après Gide, Ernst Bloch, passé lui aussi par la foi marxiste, montre bien, dans *Le Principe Espérance*,³² que les utopies, loin de constituer une aliénation, ont leur nécessité: l'utopie sociale est une prise de conscience qui permet à l'homme d'inscrire son action dans une vision globale de l'histoire. Et pour lui, 'seule une telle visée du bonheur, fût-il le plus difficile, le plus dangereux et le plus lointain, peut rendre compte du mouvement de l'histoire [produite par] l'activité des individus tournés vers un souverain bien qu'ils situent dans l'avenir.'³³

Plus près de nous, la sagesse gidienne immanente, fondée sur la joie et le bonheur, a trouvé de nouveaux adeptes: Gilles Deleuze, Clément Rosset, Robert Misrahi en particulier. Le corps, le désir, la vie concrète goûtée comme source renouvelée de joie et de bonheur, peuvent fonder une éthique. 'Ce qui est concrètement poursuivi, à travers l'idée d'une vie meilleure, c'est l'expérience continue d'une vie substantielle. Il s'agit du bonheur même.'³⁴ Or le bonheur est aussi acte, déploiement totalisant du sujet qui peut alors devenir acteur, œuvrer en vue du bonheur d'autrui.

Dans son *Traité du bonheur*, Robert Misrahi écrit notamment:

Nous pouvons dire que le champ délimité par la notion de bonheur n'est pas la subjectivité affective, mais le sujet comme action, comme sens et comme relation, tout cela étant donné aussi comme contenu qualitatif.

Il y a donc lieu de décrire et de promouvoir non pas seulement un certain plaisir, mais une manière entière d'exister [...]. Si le bonheur est cette fin qui unifie et totalise l'existence du sujet dans son action, on peut dire que la réflexion sur le

bonheur, loin d'être une méditation psychologique sur des expériences éparses de la conscience, est une *étude globalisante sur le tout de la personnalité en tant qu'elle est existence pratique, à la fois vécue et agissante. Bonheur et individuation sont liés.*

S'il en est ainsi, ne faut-il pas reconnaître que le bonheur est la fin la plus élevée, puisqu'elle implique seule une totalisation de l'activité du sujet, en même temps qu'une synthèse concrète entre le contenu et la signification, entre le vécu et la pensée, entre l'action et la réflexivité ?

C'est bien là notre hypothèse de base: *le bonheur est la seule fin digne d'être poursuivie.* Ou plutôt, elle est la seule fin poursuivie pour elle-même, et lorsque d'autres fins sont poursuivies, c'est toujours le bonheur qui est recherché à travers elles.³⁵

C'est dire le sérieux, l'importance et la validité de la pensée de l'auteur des *Nouvelles Nourritures*: une philosophie fondée sur le bonheur, une philosophie du bonheur, est tout le contraire d'une conception frivole de la vie. Elle peut valablement fonder une éthique concernant la totalité de l'existence des individus et des potentialités de leurs actions, tout en servant de garde-fous aux dérives dangereuses des pratiques aliénantes ou totalitaires. Elle est surtout une expérience d'être qui unifie l'homme dans une 'adhésion affirmative à soi-même, [...] une espèce de permanence joyeuse de sa propre identité'.³⁶ Manifestement, il faut relire *Les Nouvelles Nourritures*, en comprendre l'importance, et considérer qu'elles ne sont pas seulement un prolongement des *Nourritures terrestres*, mais peuvent aussi être regardées comme leur accomplissement.

NOTES

- 1 Cf. 'Je pensais alors [...] n'en avoir plus pour longtemps à vivre et considérais volontiers *les Nouvelles Nourritures* [...] comme une sorte de testament qui, dans mon projet, devait faire un pendant tardif à mes *Nourritures terrestres*.'

- (JI, 899). Voir encore la déclaration à Ilya Ehrenbourg, du 22 octobre 1935, citée ci-dessous.
- 2 L'achevé d'imprimer de l'édition originale (Gallimard, 165p.) porte la date du 22 octobre 1935. Sauf indications contraires, nos citations et références des *Nouvelles Nourritures* renverront à la 'Bibliothèque de la Pléiade', dans *Romans, récits et soties, œuvres lyriques*, Gallimard, 1958, p. 251-300.
- 3 Cf. la lettre de Gide à Thibaudet, du 28 août 1927, citée par Y. Davet: '[...]il est temps que j'écrive mes *Nouvelles Nourritures* et que j'y expose ma philosophie.' (1496)
- 4 Y.Davet parle du livre 'composé de fragments écrits à diverses époques au cours de dix-neuf années' (1492), parce qu'elle part de la date de première mention du titre, en février 1916. Mais il faut bien entendu comprendre aussi les 'Quatre chansons' composées en 1910-1911.
- 5 *L'Europe Nouvelle*, 18 janvier 1936; cité par Davet (1500).
- 6 *Sept*, 29 novembre 1935; *id.* Il convient d'opposer, au silence et à la réserve de la critique française, les louanges de la presse soviétique, ravie de compter Gide parmi ses partisans: voir A. Goulet, 'Gide à travers la presse soviétique de 1932 à 1937', *André Gide*, n°1, *Revue des Lettres Modernes*, 1970, p.149-162. Aux articles de E. Galperina et de A. Lejnev que nous avons mentionnés s'ajoutait celui de Pierre Herbart, l'ami de Gide qui devait bientôt l'accueillir à Moscou: 'A propos des *Nouvelles Nourritures* d'André Gide', *La Littérature Internationale*, n°4, 1936, p.66-69. Herbart écrivait notamment: 'Le dernier livre de Gide est peut-être son œuvre la plus pleine, la plus débordante d'appels et de triomphantes réponses. C'est un livre joyeux que les *Nouvelles Nourritures*, c'est une impérieuse invitation au bonheur.' (p.66)
- 7 Notice des *Nouvelles Nourritures*, 1494. Elle souligne aussi: 'le disparate entre le lyrisme éperdu des fragments de 1917-18 et ce qui fut écrit beaucoup plus tard confère au livre un caractère hybride, d'où l'impression de quelque chose d'artificiel et de forcé' (1499).
- 8 Cf. ce regret de Gide: 'J'ai mis autant de temps à rater *l'Intérêt général*, puis *Geneviève* (dont j'ai presque tout déchiré) qu'à réussir les *Faux-Monnayeurs*.' (1600). Voir aussi Cl. Martin, 'Histoire d'une pièce mal fichue: La 'Petite Dame' et *Robert ou l'Intérêt général*', *André Gide* n°4, *Revue des Lettres Modernes*, 1974, p.133-158.
- 9 Brouillons des *Nouvelles Nourritures*, BLJD, Ms. γ883/Y, ff.46-47. En fait une grande partie de ces 'inédits' a été recueillie dans: *Arts et idées* (Dir.: Lucien Combelle), n°17, déc. 1938: 'Feuillets tombés des *Nouvelles Nourritures* (Inédits)' (p. 1-5). Cet extrait y figure pages 2-3. Voir aussi cet autre fragment qui, comme le précédent, a dû être écrit en vue d'une préface: 'Que de curiosités, que de soifs, que de désirs j'ai laissés languissants en moi, par paresse, par peur... et combien de projets qui comptaient sur moi pour fleurir, auxquels je n'ai su donner vie! [...] Il reste en moi bien trop à dire; et qui me paraît le plus important, le meilleur.' (BLJD, Ms. γ883/Y, ff. 52-53)
- 10 *Arts et idées*, n°17, déc. 1938: 'Feuillets tombés des *Nouvelles Nourritures* (Inédits)', p.1-2.

Les Nouvelles Nourritures: une autre symphonie pastorale?

- 11 'Les Nouvelles Nourritures', *Littérature*, n°1, mars 1919, p.1-6, repris dans André Gide, *Morceaux choisis*, Paris, NRF, 1921, p.247-253.
- 12 'Les Nouvelles Nourritures', *Littérature*, n°1, mars 1919, p.1.
- 13 André Gide, 'Quatre Chansons', *La Phalange*, n°59, 20 mai 1911, p.385-388. Ces quatre poèmes formeront les fragments 2, 4, 7 et 23b des *Nouvelles Nourritures*.
- 14 *OC*, X, p.455-467. Claude Martin estime qu'elles ont été écrites en 1920-1921, puisqu'elles accompagnent la publication du *Journal* de ces deux années-là (cf. *Les Nourritures terrestres et Les Nouvelles Nourritures*, extraits, avec une notice [...] et des documents par Claude Martin, Paris, Bordas, 1971, p.185).
- 15 Cf.: 'Pour moi qui, depuis quelques ans, las des livres, fais profession de regarder, ce qui n'est pas toujours la moins intense façon de vivre, j'ai vu naître sous mon regard, je le dis, des suites d'événements si étranges, si neufs, si retors, si branchus, que, maintenant que le devoir m'incombe d'en exposer une partie, je tremble qu'ils ne se forment mal au récit que je voudrais en faire. Le nombre seul des événements qu'il faudra relater, m'effare[...]' (BLJD, γ893, f. 26. Nous avons déjà publié ce passage du manuscrit dans *Les Caves du Vatican d'André Gide*, Paris, Larousse, 1972, p. 57, et dans le *BAAG* d'octobre 1984, p. 513-514).
- 16 267-268. 'Il s'agit très vraisemblablement d'un souvenir du séjour que Gide fit à Florence ("20 Lungarno Acciaiuoli [...]"), *Jl*, 8 mai 1912, p.378) en avril 1912' (C. Martin, *op. cit.*, p.200).
- 17 Cette 'Rencontre' et les deux qui suivent ont été publiées pour la première fois dans: *André Gide: Romans et essais*, Paris, Crès et Cie, 'Le Florilège contemporain', 1921, p.217-223, sous le titre: 'Rencontres'. C. Martin estime pouvoir 'les dater des années 1917-18, et peut-être sont-elles à mettre en relation avec telles notes du *Journal*, de janvier 1918 (p. 645)' (*op. cit.*, p. 196).
- 18 262-266.
- 19 Cf. *Mat* 22, 1-14; *Luc* 14, 15-24.
- 20 Brouillons des *Nouvelles Nourritures*, inédit, BLJD, Ms. γ883/C, ff.6-11.
- 21 Ils ont tous fait l'objet d'une pré-publication. Même si, de fait, la publication du tome X des *Œuvres Complètes* est postérieure à celle des *Nouvelles Nourritures*, la situation de ces fragments dans la chronologie doit être considérée comme une bonne indication sur la date de leur rédaction.
- 22 On notera que ce fragment 25 clôturerait la prépublication des *Nouvelles Nourritures* dans *Commune*, n°26, octobre 1935, p.144.
- 23 De même, dans la prépublication de *Commune*, le premier fragment affirmait avant tout la volonté de Gide d'éprouver lui-même les opinions et de ne pas se laisser entraîner au-delà de son propre jugement par conformisme à une *doxa*: 'Mais je ne veux édifier rien, que, d'abord, les matériaux dont je dois me servir, je ne les éprouve. Les notions reconnues, les principes, mon esprit ne les admet point qu'il ne les ait reconnus lui-même; je sais, du reste, que les mots les plus sonores sont aussi les plus creux. Je me défie des déclamateurs,

- des bien-pensants, des bons-apôtres, et commence par dégonfler leurs discours. Je veux savoir ce qui se cache d'outrecuidance dans ta vertu, d'intérêt dans ton patriotisme, d'appétit charnel et d'égoïsme dans ton amour' (*ibid.*, p.134).
- 24 Brouillons des *Nouvelles Nourritures*, daté de 'Cuverville, janvier 35', inédit, BLJD, Ms. γ883AA, f. 51.
- 25 Cf. Gérard Bauër: "Deviens ce que tu es", écrit Nietzsche. Et il devint fou.' (supprimé par la censure dans un *Billet de Guermantes*, Lyon, 1940); et: '[Le futur] est quelque chose qui attend le Pour-soi que je suis. Ce quelque chose c'est moi-même. [...] Ainsi le Futur c'est moi en tant que je m'attends comme présence à un être par-delà l'être. Je me projette vers le futur pour m'y fondre avec ce dont je manque, c'est-à-dire ce dont l'adjonction synthétique à mon présent ferait que je sois ce que je suis.' (Sartre, *L'Être et le Néant*, Paris, Gallimard, 1943, p.172).
- 26 A. Gide, 'Adresse aux jeunes gens de l'URSS en leur envoyant mes *Nouvelles Nourritures*', *Le Journal de Moscou*, n° 46, 15 novembre 1935, p. 2. Cette lettre ouverte est datée de 'Paris, 22 octobre 1935'.
- 27 *J2*, 31 mars 1943,
- 28 Gide parle en effet des 'fragments de la fin qui laissent paraître [son] intention de retrouver enfin l'Évangile', c'est-à-dire que cette préface semble concerner les deux premiers livres.
- 29 Brouillons des *Nouvelles Nourritures*, BLJD, Ms. γ883/C, ff. 4-5 . Ce texte a été publié, avec quelques modifications, dans *Arts et idées*, n°17, déc. 1938: 'Feuillets tombés des *Nouvelles Nourritures* (Inédits)', p.1. Voir encore ce que Gide écrivait à ce propos au moment du tournant idéologique qui a suivi son retour d'Afrique noire: 'Et je crains bien que ce livre ne demeure à l'état d'ébauche. Ce n'est point que mes pensées aient changé de direction, mais les événements leur ont permis de prendre une orientation plus précise.' ('Feuillets' de 1928, *J1*, 900.)
- 30 Thomas Mann, *Briefe 1889-1936*, Frankfurt a.M., S. Fischer, 1961, p. 407-8 (reproduite dans le *BAAG*, n° 43, juillet 1979, p. 27).
- 31 Voir en particulier les sections 22 et 23 (266-7). Voir aussi ce fragment inédit, dans lequel Gide compare sa vie au mot qui s'accomplit dans la phrase et son contexte: 'O mot riche de sens! ma signification échappe à toute logique. Toute ma vie n'est que la prononciation que je voudrais parfaite, de ce mot neuf que je voudrais articuler.
Mot que je suis, je ne puis sortir de la phrase sans que la phrase perde son sens; sans que je perde signification ainsi qu'elle.
Elle a besoin de moi; j'ai besoin d'elle.
Mais mon rapport logique avec elle, je ne le connais point; car la phrase ne s'achève pas sur le mot que je dis que je suis.
Ma signification échappe à ma propre logique, au cadastre de la pensée. Et je ne suis constant avec moi-même, et je ne suis logique avec moi-même qu'en consentant à ne l'être point.' (Brouillons des *Nouvelles Nourritures*, BLJD, Ms. γ883/Y, f. 48.)
- 32 Gallimard, 1991 (orig.: *Das Prinzip Hoffnung*, 1954-1956).

Les Nouvelles Nourritures: *une autre symphonie pastorale?*

- 33 Cité par R. Misrahi, *Le Bonheur : Essai sur la joie*, Hatier, 1994, p. 9.
34 *Ibid.*, p. 20.
35 Robert Misrahi, *Traité du bonheur*, t. II: *Éthique, politique et bonheur*, Ed. du Seuil, 1983, p. 29-30.
36 R. Misrahi, *Le Bonheur : Essai sur la joie*, p. 21.